

Métailié

## Mia Couto Poisons de Dieu, remèdes du Diable

Jeolinda, une jeune Mozambicaine, au cours d'un congrès médical à Lisbonne, ils se sont aimés puis elle est repartie chez elle. Il se met à sa recherche et s'installe comme coopérant à Vila Cacimba. Il y rencontre les parents de sa bien-aimée, entame des relations ambiguës avec son père et attend patiemment qu'elle revienne de son stage. Mais reviendra-t-elle un jour ?

Là, dans la brume qui envahit paysage et âmes, il découvre les secrets et les mystères de la petite ville, la famille des Sozinho, Munda et Bartolomeu, le vieux marin. L'Administrateur et sa Petite Épouse, la messagère mystérieuse à la robe grise qui répand les fleurs de l'oubli. Les femmes désirantes et abandonnées. L'absence dont on ne guérit jamais.

Un roman au charme inquiétant écrit dans une langue unique.

Mia COUTO est né au Mozambique en 1955. Après avoir étudié la médecine et la biologie à Maputo, il devient journaliste en 1974. Actuellement il vit à Maputo où il est biologiste, spécialiste des zones côtières, il enseigne l'écologie à l'université. Il est l'auteur, entre autres, de L'Accordeur de silences.



## Mia COUTO

## POISONS DE DIEU, REMÈDES DU DIABLE

Les vies incurables de Vila Cacimba

Traduit du portugais (Mozambique) par Elisabeth Monteiro Rodrigues

Éditions Métailié 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris www.editions-metailie.com

Titre original: Venenos de Deus, remédios do diabo

© Mia Couto, 2008

En accord avec Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e.K., Francfort-sur-le-Main, Allemagne Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013

E-ISBN: 978-2-86424-973-3

ISSN: 0757-9276

L'imagination est la mémoire devenue folle. Mário Quintana Le médecin Sidónio Rosa se penche pour franchir la porte, avec les égards de celui qui pénétrerait dans un ventre. Il rend visite à la famille de Bartolomeu Sozinho, le mécanicien retraité de Vila Cacimba. Sur le pas de la porte, son épouse, dona Munda, ne gaspille pas ses mots et n'accorde pas de sourire. C'est le visiteur qui arrondit l'instant, en demandant:

- Alors, notre Bartolomeu va bien?
- Il est bon à partir les pieds devant, avec une bougie et un missel...

La voix rauque semble distante, contrariée, comme si le sujet lui coûtait. Le médecin pense ne pas avoir compris. Il est portugais, nouveau venu en Afrique. Il reformule sa question:

- Je posais la question, dona Munda, au sujet de votre mari...
- Il va très mal. Le sel est déjà tout répandu dans son sang.
  - Ce n'est pas du sel, c'est du diabète.
  - Il refuse. Îl dit que s'il est diabétique, je suis diabolique.
  - Vous continuez à vous chamailler?
- Oui, heureusement. On n'a plus rien d'autre à faire.
   Savez-vous ce que je pense, docteur? La dispute est notre serment d'amour.

La maîtresse de maison s'arrête au milieu du couloir, arrange une boucle de cheveux sous son foulard comme si cette touffe capillaire était l'ultime vestige de sa sensualité.

- Dites-moi, docteur, Bartolomeu n'aurait-il pas été frappé par cette maladie qui court maintenant à travers Vila Cacimba?
  - Non, cette maladie-là est différente.
- Tout à l'heure, un de ces hommes devenus fous est passé dans la rue en agitant les bras, il avait l'air de vouloir voler.
- Le centre de santé en est plein, presque tous des soldats.
- Savez-vous comment le peuple les appelle? On les appelle va-nu-puants.
- Oui, j'étais déjà au courant. C'est un beau nom, vanu-puants...
  - Vous croyez que c'est une malédiction?
- Ça n'existe pas, dona Munda. Les maladies ont des causes objectives.

Munda frappe à la porte de la chambre, la forteresse où le vieux s'est enfermé et s'étiole depuis des mois. L'épouse attend la réponse grincheuse de Bartolomeu. En vain. Dona Munda n'épargne pas ses doigts noueux et frappe à nouveau à la porte. Prudent, le docteur Sidónio préconise la retenue.

- Si ça se trouve, il est en train de dormir. Je reviens plus tard...
  - Ce type va se réveiller.

Parfois elle l'appelle type, d'autres fois elle réduit le nom de son mari à Barto. Maintenant, la main de Munda secoue le loquet, le visage écrasé sur le bois. Pour finir, l'homme se fait entendre:

## - Pourquoi?

Depuis son arrivée, Sidónio Rosa trouve beaucoup de choses étranges. Maintenant, par exemple: la question devrait être "qui c'est?" Mais déjà dona Munda d'annoncer: elle venait avec le docteur. L'homme grogne: le médecin

n'avait qu'à entrer tout seul, son épouse ne faisait que perturber son pouls, que le diable l'emporte, avec tout le respect.

Ils laissent passer du temps. Dona Munda traduit au médecin portugais les sons pâteux qui s'écoulent au fur et à mesure à travers la porte. On entend le vieux Bartolomeu se lever de son fauteuil, lent comme de la lave froide, on entend ses geignements tandis qu'il se penche pour mettre ses chaussettes. Maintenant, dit Munda, maintenant il va encore falloir attendre qu'il remonte ses chaussettes jusqu'aux genoux.

- Votre mari prend tellement soin de ses chaussettes...
- Ce n'est pas du soin. C'est de la honte.
- Honte?
- Il soutient que ses pieds sont pleins d'écailles. Ses ongles poussent déjà en dehors de ses doigts...
  - Oh là là! Dona Munda...
- C'est lui qui le dit, pas moi. Le vieux dit que son grand-père est mort lézard, c'est ça qu'il dit...

C'était ce que disait son Bartolomeu: que c'était une maladie de famille, lui aussi était en voie de se lézarder. Pourtant, la seule chose à ramper au ras des poussières, c'est sa pauvre âme. L'épouse grommelle, puis soupire:

- Cette tête de mule n'aurait jamais dû sortir de l'hôpital, il était tellement bien, là-bas en ville.

Il n'est pas sorti, il s'est enfui. Étant donné sa faiblesse, on l'avait mis sous perfusion. Les aliments descendaient à contre-courant sanguin. Pour Bartolomeu, c'était l'inverse: c'est lui qui alimentait l'hôpital avec les fluides qu'on lui extrayait. Ce sang volé circulait maintenant dans le bâtiment, coulait dans les profondeurs et se reflétait dans la rougeur des couchants. "L'hôpital est un espace malade", protestait le vieux. En s'échappant de cet antre, il retournait à ses anciens recoins. "Moi et la maison souffrons de la même maladie: de saudades", dit-il.

C'est ce qui m'est arrivé de mieux, regrette l'épouse.
Ce qu'il y a de mieux, c'est le temps que cette tête de mule a passé à l'hôpital...

Dona Munda n'a pas fini de soupirer: la porte s'ouvre finalement au moment même où le Portugais lui demande:

- Et on lui a fait des examens?

L'apparition de Bartolomeu interrompt la réponse. L'exmécanicien est une ombre voletant dans le noir. Ses mains vérifient la boucle de sa ceinture de peur que son pantalon ne tombe.

 Ah, docteur, c'est vraiment vous... C'est que parfois, celle-ci, là, me trompe, elle se dissimule seulement pour que je lui ouvre la porte.

Le geste ferme est un ordre pour que son épouse reste dehors. D'un pas hésitant, Sidónio s'avance comme si les odeurs de renfermé envahissaient toute la chambre obscure. Bartolomeu marche devant en traînant les pieds. L'épouse suit derrière, picorant des distances. Ses pas à lui sont petits : ceux d'un sol de prison. Ses pas à elle sont ronds : de qui est sur une île.

- Alors, mon ami, vous allez mieux?
- Je ne vais mieux que lorsque je cesse d'être moi.
- J'aime vous voir comme ça, toujours philosophe.
- Excusez-moi, docteur Sidonho, affirme le vieux.
   J'aime vous voir, mais je n'aime pas que vous me rendiez visite.

Sidonho: voilà comment Vila Cacimba s'est approprié le nom du Portugais. Le médecin apprécia d'ailleurs ce rebaptême qui le rend plus enclin à être autre. Avec la même condescendance, il sourit maintenant au vieux malade:

- Oh! On est pessimiste, aujourd'hui?
- Alors, dites-moi: quel est le traitement de ma maladie, docteur?

Le traitement de sa maladie: contracter davantage de maladies, eut-il envie de dire. Mais Sidónio se retint et mesura ses paroles:

- C'est vivre qui est incurable, cher ami.

Le vieux Bartolomeu croise les pieds pour dissimuler un trou dans sa chaussette. Il était sourcilleux jusque dans la mort. Un froncement protège ses yeux de la fumée de cigarette, le mécanicien retraité inspire et gémit tour à tour.

 Vous voyez ces cernes? Ils débordent déjà de mon visage. C'est le foie, le foie m'arrive déjà aux yeux.

Pour lui, le foie n'est pas un organe. C'est un fluide qui circule dans les entrailles. Au seuil de la mort, l'individu n'est pas plus qu'un sac de bile.

- Et après, je ne sors plus jamais de ce maudit bateau.
- Vous faites référence aux nausées?
- Aux nausées, à cette saloperie de balancement, on dirait que je suis encore sur ce navire de merde.

Le navire, c'était le paquebot *Infante D. Henrique*. Pendant une dizaine d'années, Bartolomeu Sozinho avait travaillé comme mécanicien dans la salle des machines du transatlantique, parcourant des mers au fond d'une soute aussi sombre que sa chambre actuelle. Il avait été le seul Noir à faire partie de l'équipage et il en retirait beaucoup d'orgueil. Puis tout prit fin, le régime colonial se noya, le navire s'échoua, se transforma en ferraille: il était un peu comme lui, dans l'attente d'être détruit.

- Je vous vois comme ça, en uniforme blanc, et vous me rappelez le commandant du navire...
  - Oh! Ça, c'est une simple blouse de médecin.
- Sérieusement, on dirait même que je voyage encore là-bas sur le paquebot, on dirait que j'entends les eaux ondoyer...

Oui, les regrets ondoient dans son regard quand il fixe sa photo décolorée sur le cadre accroché au mur, aligné entre les officiers et les marins de l'*Infante D. Henrique*. Suspendu au portrait, un drapeau vert et blanc de la Compagnie coloniale de navigation.

- Docteur Sidonho?
- Dites, mon ami.
- Vous avez apporté le médicament?
- Quel médicament?

Le vieux sourit, triste. Ses paupières tombent tandis qu'il secoue la tête. Un soupir efface la frontière entre la résignation et la patience.

- Oh! Docteur, le médicament avec des jambes, des seins, des fesses...
- Vous vous obstinez toujours dans cette idée, Bartolomeu?
- C'est l'idée qui s'obstine en moi, docteur, cette idée c'est la seule chose qui me fasse vivre.

Et il récapitule d'un trait comme s'il craignait que le temps lui manque. Cela s'était passé ainsi: il avait cessé de sortir. D'abord, de la maison. Après, de la chambre. Il s'était lui-même condamné à la prison de sa chambre. La rue se transforma peu à peu en une nation étrange, lointaine, inaccessible. D'ici peu la parole humaine lui apparaîtrait étrange, inintelligible.

– Je ne ressens pas, docteur. Je ne fais que m'asseoir.

Et il arriva qu'à force d'être assis à attendre, ses parties basses se mirent, comme il le dit lui-même, à descendre, descendre, descendre. De l'aine, elles tombèrent aux genoux, des genoux aux chevilles.

- C'est pour ça que je ne lâche pas mes chaussettes, mes intimités rasent le sol.
  - Bon, Bartolomeu, vous avez peur de quoi finalement?
  - J'ai peur d'écraser mes couilles.

Il ne rit pas, il tousse. Par sympathie, le médecin tousse également. Méfiant, le vieux jette un œil pour vérifier l'authenticité de cette toux. Il bombe le torse, fanfaronnant âprement, et, à nouveau, se met à poser ses mots, chaque phrase une gorgée d'air.

- Comme je ne sors plus, docteur, vous ne pouvez pas me commander quelques-unes de ces filles vicieuses, charnues, rondelettes?
  - Je ne sais pas, je ne sais pas...
- Aujourd'hui, d'après ce que je vois à la télé, il y a des Noires blondes aux yeux bleus. Ramenez-moi une de celles-là, docteur.

Il était avide d'émoustiller son cœur, de malmener son corps, ce corps, son pauvre corps qui même sans substance lui pesait, gavé de fiel.

- Ramenez-moi une jeunette quelconque de quatorze ou quinze ans, mais qui ne fume pas.
  - Une qui ne fume pas?
  - Pour moi, une femme qui fume est un homme...
- J'aime que vous continuiez à rêver, même si c'est de gamines impossibles.
- Je rêve à juste titre, docteur. Car moi, si ce n'était l'amour, ou mieux, si ce n'était l'attente de l'amour...

Les genoux serrés, il regarde ses pieds comme s'il contemplait la ligne d'horizon. Nostalgie de l'époque où, en bonne santé, il dédaignait son propre corps. Aujourd'hui il n'a plus beaucoup de certitudes, même quand il se lamente:

- Rêver me fatigue beaucoup. Rêver, ça donne un foutu boulot.
- Si vous ne rêviez pas, vous auriez déjà rangé les outils dans leur caisse.

Les outils sont disséminés sur le plancher. Il refuse de les ranger dans la boîte adéquate.

Ils me tiennent compagnie – il justifie ainsi le désordre.
 Dona Munda explique autrement ce chaos: son mari croit qu'on peut encore l'appeler d'urgence.

- Guérissez-moi de rêver, docteur.
- Rêver est un traitement.
- Un rêveur erre entre lointains et aventures, faisant je ne sais quoi et avec qui... N'existerait-il pas un médicament qui anéantisse mon rêve?

Le médecin rit en secouant la tête. Il prend son stéthoscope dans sa serviette, mais à peine devine-t-il son intention que le malade se lève, farouche. Sidónio laisse échapper l'instrument qui tombe parmi les tournevis, les pinces et les outils de l'ex-mécanicien. Bartolomeu le regarde de travers avec une méfiance animale:

- On fait tous l'éloge du rêve qui est la compensation de la vie. Mais c'est le contraire, docteur. Vivre est nécessaire pour se reposer des rêves.
  - Rêver ne vous rend que plus vivant.
- Pourquoi? Je suis fatigué d'être vivant. Être vivant ce n'est pas vivre, docteur.

Le médecin marche à pas de loup au milieu des outils. Il récupère son stéthoscope et l'essuie sur le bout de sa blouse, étranger au regard attentif de son patient.

- À vrai dire, vous ne devriez même pas revenir ici.
- Vous ne voulez pas que je revienne?
- C'est que vous entrez dans cette chambre puante et je vous vois plus comme un fossoyeur que comme mon sauveur.
   Ici, dans ce lit, je suis déjà dans mon propre cortège funèbre.

Ses mains s'entortillent comme si, entre ses doigts maigres, il dissimulait une colombe vivante.

- Et d'ailleurs, docteur: je trouve que vous n'avez rien à faire ici. Je vis tellement tout seul que je n'ai même pas de maladie pour m'accompagner.
  - C'est à moi qu'il revient d'apprécier vos maladies.
  - Je mourrai de rien, de finir de vivre uniquement.
- Mais pas aujourd'hui, ne mourrez pas aujourd'hui parce que c'est dimanche...

Sidónio connaît la routine de Bartolomeu: dimanche c'est jour de fenêtre. Au milieu de la matinée, il s'affranchit de son rhumatisme, se lève traîneux et s'adosse à la lumière, contemplant la rue. À moitié dissimulé entre les rideaux, il ne voit pas beaucoup, n'entend presque pas. Mieux comme ça: les sons diffus ne le convoquent plus. Malgré tout, il se met à faire signe. À quoi bon être à la fenêtre si ce n'est pas pour saluer?